

ALLERS-RETOURS

d'Ödön von Horváth | mise en scène : Alain Batis

Création 2018

REVUE DE PRESSE

CONTACT PRESSE

Pascal Zelcer | pascalzelcer@gmail.com

-

CONTACT DIFFUSION

Emmanuelle Dandrel
06 62 16 98 27 | e.dandrel@aliceadsl.fr

-

CIE LA MANDARINE BLANCHE

09 52 28 88 67 | la.mandarineblanche@free.fr | www.lamandarineblanche.fr

Les cauchemars drôles d'Ödön von Horváth

CHRONIQUE Alain Batis monte, en musique et chansons, « Allers-retours », comédie de 1933 de l'écrivain austro-hongrois. Superbe.



Mystère des lois de la notoriété: depuis plus de trente ans qu'il appartient pleinement au monde du théâtre, Alain Batis n'a signé que des spectacles puissants, beaux, profonds, faisant des choix remarquables de textes, dirigeant à la perfection des interprètes originaux et doués.



De part et d'autre d'une frontière, une farce kafkaïenne où Horváth se joue des interdits et dénonce avec une intarissable humanité l'absurdité de l'homme.

©Jean-Bernard Scotto

Pourtant, Alain Batis n'est pas aussi connu des médias et des tutelles que bien des hommes et des femmes de sa génération ou de celles qui suivent. Moquons-nous-en, parce que le public, lui, le connaît et le suit. Malgré une période qui malmène le théâtre et peut dissuader les spectateurs de s'aventurer dans les salles, les amateurs vont jusqu'à l'Épée de Bois pour découvrir cette pièce étrange, un peu kafkaïenne, de l'écrivain austro-hongrois Ödön von Horváth, une pièce qui date de 1933 et a été traduite de l'allemand par Henri Christophe sous le titre *Allers-retours*.

Un conte à moirures absurdes, une fable féroce, une histoire touchante, un récit franc, une chronique amusée, tout cela à la fois. C'est du Ödön von Horváth tout pur. C'est beau et poétique comme *Les Légendes de la forêt viennoise*, comme *Casimir et Caroline*, c'est profond comme ses romans, au premier rang desquels *Jeunesse sans Dieu*.

Entre deux pays

Dans la grande salle de l'Épée de Bois, le spectacle flotte subtilement et les lumières un peu sourdes de Jean-Louis Martineau lui donnent quelque chose d'onirique qui n'est pas sans pertinence.

Tout un petit monde vit, aime, désespère, trafique, rêve, entreprend d'un côté et de l'autre de ce pont.

Ce qui saisit immédiatement, c'est le miracle d'une représentation qui nous met de plain-pied avec des personnages délicieux dont les aventures, narrées avec tact par un écrivain très intelligent, très politique, mais aimant l'homme plus que tout, sont aussi lointaines qu'éloquents, ici et maintenant.

Et cela raconte quoi, *Allers-retours* ? C'est l'histoire d'un homme qui peut évoquer, par ses mésaventures, la vie même de Horvath. Il y a un pont, un vieux pont de bois entre deux pays. Ferdinand Havlicek, qui tenait une droguerie, a fait faillite, victime de la concurrence déloyale d'un pharmacien. Il est expulsé et doit retourner là où il est né et n'a jamais vécu, de l'autre côté du pont. Mais on ne veut pas de lui...

Tout un petit monde vit, aime, désespère, trafique, rêve, entreprend d'un côté et de l'autre de ce pont, figuré par un simple élément de bois et de métal, comme tous les autres très légers éléments du décor de Sandrine Lamblin, complété de costumes heureux de Jean-Bernard Scotto, de perruques et maquillages signés Judith Scotto.

Jean-Louis Besson a travaillé à la dramaturgie et donné une puissance profonde et aérienne, une vivacité à la pièce qui permet à Alain Batis d'exercer son art de la fluidité heureuse. Ici, on joue, mais on chante aussi, comme chez un Brecht gamin, on danse, on incarne et on prend une distance malicieuse avec les personnages.

Les comédiens sont tous remarquables. Raphaël Almosni, si juste et poétique, mais aussi Sylvia Amato, Sophie Kircher, Marie-Céline Tuvache et leurs camarades, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Marc Ségala. Ils ont en partage une grâce, une vérité, un talent sûr. Un spectacle remarquable.

«Allers-retours», Théâtre de l'Épée de Bois (Paris XIIe), du jeudi au samedi à 20 h 30, en matinées les samedis et dimanches à 16 h. Durée: 1 h 55. Tél.: 01 48 08 39 74. Jusqu'au 23 décembre.

Texte publié à l'Arche

Théâtre

« Allers-retours », d'Ödön von Horváth Chronique de notre temps

Alain Batis, metteur en scène remarquable, dirige huit comédiens épatants dans « Allers-retours », une farce à moirures absurdes qui parlent de 1933 comme de notre temps.

Cette pièce, fable colorée, tendre avec les personnages du peuple, parle de 1933, mais semble parler complètement de notre temps. « Allers-retours », c'est l'histoire d'un homme que l'on expulse d'un pays où il vit depuis qu'il est bébé. Il est né de l'autre côté du pont. Il était quincailler. Mais Un pharmacien a causé sa faillite. Personne ne veut de lui...

Horváth donne vie à un ensemble de personnages merveilleusement attachants, même les trafiquants. Huit comédiens incarnent ce petit monde, parfois en jouant plusieurs figures. Traduit par Henri Christophe, donné dans un espace vaste, peuplé de quelques éléments scéniques, le texte est merveilleusement poétique et éloquent, gentiment féroce, d'une lucidité profonde. Les interprètes savent chanter, jouer, danser. Ils sont excellents, et le metteur en scène Alain Batis confirme toutes ses exceptionnelles qualités. Un des meilleurs spectacles à l'affiche actuellement.

Armelle Héliot

Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie
« Allers-retours », jusqu'au 23 décembre
Du jeudi au samedi 20h30, samedi et dimanche 16h. Durée 1h55
Tél. 01 48 08 39 74, www.epeedebois.com

© Jean-Bernard Scotto



Un homme que l'on expulse...



© Jean-Bernard Scotto

Théâtre. Un pont angoissant et qui ne mène nulle part

Avec *Allers-Retours*, d'Ödön von Horváth, Alain Batis propose une fable amère sur les migrants confrontés aux folies sécuritaires qui dressent des barrières et rejettent les hommes loin de leurs racines.

Une absurdité qui glace les sangs. Entre deux pays, imaginaires, un pont. A chaque extrémité une frontière. Au milieu, un homme. Pauvre individu, propriétaire d'une droguerie et depuis peu déclaré en faillite. Désormais sommé de quitter cette nation où il a presque toujours vécu. En face, il n'est pas admis non plus. Sa nationalité d'origine ayant été dissoute par une loi qui impose de renouveler cette appartenance auprès du consulat. Loi qu'il ne pouvait pas connaître, dans l'autre pays...

Cet univers kafkaïen décrit en 1933 par Ödön von Horváth dans sa pièce *Allers-retours*, résonne d'une cruelle actualité. Avec des murs qui çà et là s'élèvent à nouveau dans le monde entre les peuples. Au-delà de l'absurdité du propos, traité comme une farce, des questions essentielles sont posées, et dès la création, les extrémistes de droite ne s'y sont pas trompés. A la suite d'un tollé déclenché par une feuille nationaliste et antisémite, la pièce n'a finalement pas été créée à Vienne, en Autriche, mais seulement l'année suivante à Zurich en Suisse. En 1938 Horváth finit pas fuir le régime nazi qui le persécutait pour se réfugier en Europe, et c'est à Paris qu'il meurt victime d'un stupide accident.

« On voit les frontières s’effacer pour la libre circulation des marchandises et devenir, dans le même temps, toujours plus infranchissables pour la circulation des hommes », pointe le metteur en scène Alain Batis qui a voulu « revisiter la pièce à la lueur d’aujourd’hui », introduisant notamment « dans certains passages une langue plus directe ». Pour autant, l’univers inquiétant brossé par Horváth est bien présent.

Un décor esquissé

Les comédiens (Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala, Marie-Christine Tuvache) interprètent les 16 personnages de cette aventure, soutenus par les musiques de Cyriaque Bellot, et rendent crédible l’absurde. « Inutile de forcer le trait, dit encore Alain Batis, cette pièce singulière parle d’elle-même ». Les éléments du décor, esquissé, quelques échelles bricolées, une passerelle à roulettes, suffisent pour l’illusion.

Les protagonistes, contraints par des règlements qu’ils appliquent, ou qu’ils subissent, demeurent cependant sous la peinture de Horváth des hommes et des femmes dotés de sentiments contradictoires. La sagesse d’Alain Batis n’en fait ni des héros ni des monstres. Mais juste des humains pris dans un engrenage dont ils perçoivent plus ou moins bien les grincements. « L’appareil de l’État bien souvent broie des destinées individuelles » déclare un des « douaniers » gardiens de frontière. « Dommage » réplique le droguiste apatride. Un simple mot qui accuse toute une détresse dans un monde rendu par certains aussi peu humain.

Gérald Rossi

Jusqu’au 23 décembre, jeudis et vendredi à 20h30, samedis à 16h et 20h30, dimanches à 16h. Théâtre de l’Épée de Bois, Cartoucherie, Paris XIIe. Téléphone : 01 48 08 39 74

ALLERS-RETOURS D' ÖDÖN VON HORVÁTH – Traduction HENRI CHRISTOPHE – Mise en scène ALAIN BATIS – 29 NOV. 23 DÉC. 18 – THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS CARTOUCHERIE PARIS XIIème – Jeudi et vendredi à 20h30 – Samedi à 16h et 20h30 – Dimanche à 16h – Durée estimée 2h – Pour tous les publics à partir de 12 ans



© Grégory Marza

Avec Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala, Marie-Céline Tuvache

Dramaturgie Jean-Louis Besson
Scénographie Sandrine Lamblin
Musique Cyriaque Bellot
Costumes Jean-Bernard Scotto
Lumière Jean-Louis Martineau
Perruques et maquillages Judith Scotto
Régie lumière Emilie Cerniaut
Régie son Gaultier Patrice

La pièce nous raconte la mésaventure d'un homme qui par un concours de circonstances – il vient de faire faillite – est expulsé du pays où il a vécu toute sa vie et invité à retourner dans son pays d'origine qui refuse de l'accueillir en vertu d'une loi obligeant les ressortissants à se déclarer dans un délai de 5 ans.

Le pauvre homme dénommé Ferdinand HAVLICEK n'a plus pour perspective que celle de coucher sur le pont qui délimite la frontière entre les deux pays en attendant que les autorités prennent en considération la situation inhumaine dans laquelle il se trouve.

L'homme en question peut bien crever, qui s'en offusquerait. Il fait juste partie des dommages collatéraux des décisions administratives qui se bornent à appliquer des lois arbitraires lesquelles ne dépendent que du bon vouloir du pouvoir politique du moment.

En France, l'article 30 du code civil stipule :

« La charge de la preuve, en matière de nationalité française, incombe à celui dont la nationalité est en cause ».

Imaginez que vous ayez perdu cette preuve alléguant que bien d'origine étrangère, vous soyez bien français, vous risquez pour le moins de vous retrouver « sans papiers » lors d'un renouvellement de passeport ou carte d'identité.

Ni votre facies, et votre nom à consonance étrangère ou votre avis d'impôt ne plaideront votre cause. « Surtout n'égariez pas votre certificat de nationalisation » s'est entendu dire une personne née en France mais portant un patronyme étranger.

Le cas de Ferdinand Havlicek n'est pas isolé. Le dramaturge Ödön von Horváth a l'intelligence d'en parler de façon que quiconque puisse s'identifier au personnage. Il s'agit d'un homme sans histoires, qui a eu juste des déboires financiers, ce qui peut arriver à tout le monde et qui se retrouve le bec dans l'eau parce qu'il ne s'est pas préoccupé de sa nationalité, étant totalement intégré dans son pays d'adoption.

Par l'entremise de la farce, l'auteur déboulonne la machine infernale qui s'abat sur Havlicek, faisant ressortir le côté humain, pitoyable et tragiquement comique des protagonistes, les douaniers, les témoins, tout un petit carnaval de personnages frontaliers dont certains se moquent éperdument du sort de Havlicek.

Havlicek a beau lever les bras au ciel, il ne rencontre que des pantins, dont les tranches de vie sont assaisonnées d'une couleur cocasse, irrésistible.

Les gens dépeints ne sont ni gentils ni méchants. Leurs réactions sont tout bonnement humaines et profondément égoïstes. Havlicek se découvre jouet, balle perdue au milieu de leur manège. Comme il n'a plus rien à perdre et donc tout à gagner, il laisse tout ce petit monde s'agiter autour de lui et finit par tirer son épingle du jeu.

Il a beau faire bon enfant, le manège avec ses personnages peinturlurés, il retourne le sang. Depuis la création de cette pièce en 1933, combien d'allers-retours, de guerres, combien de morts, de migrants, d'apatrides jetés par-dessus bord ?

La roue tourne comme on dit et nous en faisons partie. C'est le message de Ödön von Horváth, dramaturge reconnu puis honni par le régime nazi qui brûla ses livres. Se considérant lui-même comme apatride, il revendiquait juste l'étiquette d'humain, c'était trop en demander !

Nous saluons la mise en scène d'Alain BATIS, guignolesque et renversante. Elle appuie sur la gâchette du ridicule qui n'épargne personne, hormis Havlicek, interprété par l'excellent Raphael ALMOSNI. Quant aux autres comédiens, ils s'en donnent à cœur joie dans leurs rôles burlesques notamment de contrebandiers de cocaïne, de douaniers et surtout de ministres à côté de la plaque.

Un spectacle totalement réjouissant, en guise de gifle à la bêtise humaine !

Evelyne Trân



THEATRE-SPECTACLES

Allers-retours

Entre absurde et grotesque, générosité et bêtise: un coup au coeur et à l'esprit

COMPAGNIE LA MANDARINE BLANCHE & THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS

CRÉATION

ALLERS-RETOURS



D'ÖDÖN VON HORVÁTH
Traduction: HENRI CHRISTOPHE
Mise en scène: ALAIN BATIS

29 NOV. – 23 DÉC. 18

THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS
CARTOUCHERIE PARIS XII^{ème}

D'Ödön von Horváth

Mise en scène : **Alain Batis**

Avec Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala, Marie-Céline Tuvache

INFOS & RESERVATION

Cartoucherie de Vincennes: Théâtre de l'épée de bois

Route du champ de Manœuvre

75012 Paris

Tél. : 01 48 08 39 74

<http://www.epeedebois.com>

ATTENTION: DERNIERE, LE 23 DECEMBRE

LU / VU PAR RODOLPHE DE SAINT HILAIRE

Publié le 19 déc. 2018

RECOMMANDATION

En priorité ♥♥♥♥♥

THÈME

Cette pièce d'Ödön von Horváth, auteur majeur et sans doute moins connu que Stephan Zweig, est une comédie populaire, une fable, une sorte de farce kafkaïenne de l'entre deux guerres mais qui résonne particulièrement à nos oreilles placées, jour après jour et involontairement, dans le champ, hélas souvent tragique d'une actualité très médiatisée et clivante : la migration (à l'époque on parlait pudiquement de "personnes déplacées" ou de réfugiés).

Nous sommes en 1933, à l'aube du 3ème Reich, à cheval sur la frontière austro-tchèque. Un homme seul, la valise à la main, chapeau mou vissé sur la tête, avance dans la nuit noire... Il se nomme Ferdinand Havlicek, il était droguiste, il est maintenant ruiné et expulsé.

Il tente, fuyant son pays - imaginez une scène du "3ème homme" ou la porte de Brandebourg à l'époque du "mur"- de passer la frontière au nez et à la barbe d'un garde-frontière improbable, un rien éméché, en prenant un immense pont... De l'autre côté, on devrait l'accueillir ? Nein, on ne passe pas! Notre héros ne peut pas rejoindre son pays natal, il y est inconnu au bataillon. Il rebrousse chemin, même topo. Refoulé et indésirable. Et ainsi de suite. C'est absurde et grotesque. Comme le fameux pont sous lequel il se cache et essaie de dormir... Havlicek y fait des rencontres ubuesques : 2 chefs d'état complotistes, un pêcheur à la ligne qui taquine le goujon et noie sa femme, le grand amour qu'il sauve de la ruine, mais par quel miracle, des trafiquants en substances illicites...

POINTS FORTS

Beaucoup de points forts. Insistons en particulier:

a) Sur l'humour et l'humain, sur la dérision et le dérisoire

On est entre "petites gens", des personnages insignifiants peut-être, mais qui se grandissent dans la démesure, ballotés entre réalisme poétique et figures de marionnettes ; pauvres, clochards, étrangers, petits chefs ou hommes d'Etat magouilleurs et peureux, tous terriblement humains, tous oscillants entre l'absurde et le grotesque, entre la générosité et la bêtise. C'est follement drôle et grave à la fois... et très étrange

b) Sur le politique et le social

Le fameux pont est bien sûr aussi symbolique que réaliste. Le pont de bois vermoulu de 1933, c'est la passerelle déglinguée entre le Nord et le Sud, entre l'Orient et l'Occident de 2018. C'est en tout cas la métaphore esquissée par l'excellent metteur en scène Alain Batis. Subtilement, tout en finesse, on est touché au cœur et à l'esprit. Alain Batis, inspiré, nous confie: "Aujourd'hui parler des frontières, de la liberté de circulation, de l'hospitalité, est un sujet central". Vaste sujet, ici traité avec légèreté

c) Sur les acteurs de cette comédie infernale

Ils sont tous épatants, malicieux ou poétiques, toujours justes et vifs... 8 acteurs en délire, à la fois chanteurs et musiciens (oui, on y chante et on y danse sur ce pont!). En premier lieu : Raphael Almosni et Sylvia Amato

EN DEUX MOTS ...

Si vous le pouvez, à ne manquer sous aucun prétexte. Et riez avant d'avoir envie d'en pleurer.

UN EXTRAIT

Première partie - Scène VI

Havlicek : "J'aimerais contester encore une fois mon expulsion. On m'expulse sans autre forme de procès, moi qui n'ai rien fait de mal."

Mrschitzka (gendarme) : "Encore ! Bien sûr qu'il n'a rien fait de mal, cet expulsé, mais il a perdu sa fortune et risquait de se retrouver à la charge de notre Etat-providence. Pourquoi notre providence devrait-elle aider un étranger, alors que notre Etat lui-même n'est qu'un gringalet, un cendrillon, un tout petit, incapable de payer ses préposés plus qu'un salaire de misère."

L'AUTEUR

Ödön von Horváth, noble de nationalité hongroise (il en a du moins le passeport), issu d'une famille catholique de diplomates, mais né en Croatie en 1901, élevé à Budapest, Bratislava, Belgrade, Munich, est un pur produit de l'empire Austro Hongrois, en réalité un rebelle qui se veut apatride, luttant contre l'ordre établi et l'esprit de caste : "Je n'ai pas de patrie et je n'en souffre aucunement. Le concept de patrie, falsifié par le nationalisme, m'est étranger. Ma patrie c'est le peuple."

Il écrit, entre 1927 et le 1er juin 1938, date de sa mort à Paris, une vingtaine de pièces sur ce thème de la culture populaire et de l'histoire politique de l'Allemagne dominée par les nazis : "Révolte à la côte 3018", "Légendes de la Forêt Viennoise" qui lui vaut le prix Kleist et lui apporte la consécration, "le Belvédère", "Casimir et Caroline".... Il écrit aussi des romans parmi lesquels " L'Eternel petit bourgeois", dans lequel il fustige la médiocrité et la lâcheté de la petite bourgeoisie des années 20 et 30

Honni par le régime nazi, qualifié d'auteur dégénéré, von Horváth est condamné à l'exil. Il meurt en France, tué par la chute d'une branche d'arbre, à la sortie du Théâtre Marigny. Vraiment absurde. Pour Alain Batis, Ödön von Horváth doit être célébré comme l'un des plus grands dramaturges du XXème siècle.

ALLERS-RETOURS



© Grégory Marza

D'Odön von Horváth, on monte souvent ses pièces les plus connues, comme "Casimir et Caroline" ou encore "Don Juan revient de guerre". Alain Batis a choisi de se pencher sur une œuvre plus rare de ce dramaturge de langue allemande né en Croatie. Avec raison. Elle a en effet d'étranges résonances avec l'actualité : un nommé Havlicek, expulsé de son pays est vivement incité à retourner dans son pays natal (et limitrophe). Or, on ne l'y reconnaît plus : on le refoule, même, avec la dernière énergie. Voilà notre homme "heimatlos", c'est à dire sans patrie. Condamné aux allers retours du titre entre les deux frontières, finit par occuper, faute de mieux un espace neutre, le pont entre les deux pays.

Le début est classique, et les douaniers des deux frontières existent avec leur truculence. On apprend leur histoire, on partage leur quotidien, on note que la fille de l'un est amoureuse (au grand dam de son père) du jeune et sémillant douanier de l'autre bord. Il y a aussi une veuve qui tient une auberge en faillite, un pêcheur et sa femme (couple en crise).

Tout est prêt pour des scènes bouffonnes, des revirements, des trouvailles (relayées et enrichies par d'autres effets dus à la mise en scène). Des trafiquants sont aussi de passage et même les premiers ministres respectifs des deux pays : petite silhouette à la Chaplin, ballotée par tous ces éléments qui le dépassent, tour à tour outré, accablé, ou résigné, la malheureux Havlicek va vivre moult aventures, pour le plus grand bonheur des spectateurs.

Dans le rôle, Raphaël Almosni est excellent. Très juste. Le travail du metteur en scène a consisté, entre autres, à animer ce va-et-vient burlesque, mais aussi à mêler des types de jeux très différents : réaliste ici, clownesque ailleurs et cela fait un spectacle jubilatoire. On ne sait jamais exactement ce qui va se passer, mais la pièce déroule sa trame logique jusqu'à la fin... trop belle pour être vraie, trop "arrangée" pour qu'on n'y voie pas une parodie des mélés de l'époque (les années 30). Le message, puisqu'il y en a un, bien sûr, est fort mais se dégage de lui-même, sans qu'il y ait besoin de forcer la note, d'en souligner tel ou tel aspect.

Kafkaïenne, flirtant avec le grotesque... mais en même temps maligne, cette pièce est un petit bijou. Tous les comédiens sont au diapason, les éclairages sont beaux et le jeu avec les éléments du décor très parlant. À voir, donc.

Gérard Noël

Allers-retours

D'Ödön von Horváth. Mise en scène : Alain Batis

Dramaturgie : Jean-Louis Besson

Avec : Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala, Marie-Céline Tuvache

Scénographie : Sandrine Lamblin

Musique : Cyriaque Bellot

Costumes : Jean-Louis Scotto

Lumières : Jean-Louis Martineau

Perruques et maquillage : Judith Scotto

Régie lumières : Emilie Cerniaut

Régie son : Gaultier Patrice



Théâtre : « Allers-retours » la rigueur et la sensibilité d'Alain Batis au service de l'écriture ciselée d'Horváth

Jeudi 06 décembre 2018

La compagnie La Mandarine Blanche est de retour au Théâtre de l'Épée de Bois avec une nouvelle création « Allers-retours » un texte pour le moins visionnaire signé Ödön von Horváth. Le spectacle résonne en effet férocement avec notre actualité tant il traite avec un humour grinçant et beaucoup de bon sens de la relativité de la notion de frontière. Doté d'une distribution en tous points éclatante, cette nouvelle création d'Alain Batis se distingue par un travail de précision remarquable.



© Jean-Bernard Scotto

Un pont. De chaque côté de ce pont un pays, et pas mal d'animosité entre les deux. Ferdinand Havlicek est un honnête commerçant, immigré de là-bas à l'origine il a depuis bien fait son trou et s'est toujours comporté en citoyen exemplaire mais il fait soudainement faillite, devient donc un poids économique pour son pays d'adoption, pour enfin être sommé un peu brutalement de rentrer chez lui. Le voici donc à la frontière, expulsé, prêt à retourner là-bas avec pour seul bien, sa valise à la main. Mais dans son pays là-bas, la loi a entretemps changé et quiconque n'ayant pas refait de demande de nationalité dans les 5 ans s'en voit tout bonnement déchu, peu importe la naissance. Havlicek est coincé, sans issue, noyé dans les méandres administratifs entre deux états, errant sur ce pont entre deux pays faisant face avec violence à l'absurdité des bureaucraties et des nationalismes. Pour égayer ses déconfitures il pourra cependant compter sur une multitude de personnages hauts en couleurs empruntant également le pont et donnant lieu à de nombreuses aventures rocambolesques.

Ödön von Horváth écrit cette comédie populaire en 1933, taraudé sans aucun doute par son expérience personnelle et le contexte historique de l'époque. Force est de constater que les problématiques n'ont pas beaucoup changé à l'heure où les États se referment de plus en plus sur leurs frontières. L'humour noir utilisé ici à bon escient par Horvath questionne en permanence nos paradoxes, l'absurdité de certains modèles de société et dépeint pour notre plus grand plaisir une foule de personnages jubilatoires et facétieux. La farce pouvait simplement pencher du côté de la légèreté mais l'on retrouve dans ce spectacle

ce qui caractérise avant tout le travail d'Alain Batis, un sens affûté de la musicalité des mots, la langue d'Horvath est disséquée, modelée, pour trouver sur le plateau de l'Épée de bois une vie propre, une mélodie unique. Le metteur en scène distille les éléments de la farce avec parcimonie, comme autant de piqûres de rappel, des injections de grotesques qui ponctuent le récit noir de l'errance de Ferdinand Havlicek. Ajoutée à cela une distanciation toute Brechtienne et l'on obtient un savoureux mélange des genres, une création qui déroute sur sa forme épurée par endroits mais trouve sa résonance et son sens dans l'ensemble. Saluons d'ailleurs le travail de Cyriaque Bellot sur la création sonore, une partition musicale qui teinte de bout en bout le spectacle d'une touche délicate d'étrangeté ainsi que des chansons ponctuant et rythmant le récit. La recherche de mise en espace sur les parties chantées est remarquable, comme une machine qui s'enraye, comme des automates que l'on ne contrôle plus, les corps des personnages se grippent, nous rappelant l'absurdité kafkaïenne de la grande mécanique administrative. « Allers-retours » se démarque par un travail d'orfèvre, une attention sensible et délicate accordée aux détails, Alain Batis semble toujours traiter la matière théâtrale comme une dentelle fragile et friable. Cette création ne déroge pas à la règle, c'est une machinerie complexe où chaque boulon, chaque rouage revêt l'importance la plus cruciale. Un engagement et une générosité à saluer.

Audrey Jean

« Allers-Retours » Texte : Ödön Von Horváth

Traduction : Henri Christophe – L'Arche Éditeur

Mise en scène : Alain Batis

Dramaturgie : Jean-Louis Besson

Avec : Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala, Marie-Céline Tuvache

Scénographie : Sandrine Lamblin

Musique : Cyriaque Bellot

Durée : 2h

À partir de 12 ans

Compagnie La Mandarine Blanche



THÉÂTRE

"Allers-retours", la farce tragique actuelle des frontières éclate dans ce texte écrit il y a un siècle

"Allers-retours", Théâtre de l'Épée de Bois, Paris

Alain Batis décide de monter la pièce de Von Horváth, écrite en 1933, tant les thèmes qu'elle brandit sont cruellement actuels. Les frontières, qu'elles soient celles de l'Europe contre l'Afrique ou celles des USA contre l'Amérique du Sud, sont devenues des murs entre pays nantis, développés et pays en guerre ou en famine...



© Jean-Bernard Scotto

Et les zones de transit, les camps de réfugiés, les périmètres de non-droit fourmillent même à l'intérieur des pays. "Allers-retours" met ainsi en lumière le destin absurde d'un homme rejeté de partout.

C'est sur un air de comédie absurde que toute la pièce chante. En 1933, Von Horváth résidait en Allemagne où les nazis d'Hitler finissaient de planter leurs barbelés. Ce texte est l'un des derniers qu'il put encore écrire avant d'être forcé à l'exil. Et encore, la pièce ne fut pas montée, ni là-bas, ni à Vienne.

Elle a pourtant l'apparence d'une farce sur une situation absurde et imaginaire : celle d'un homme expulsé par le pays où il vivait depuis cinquante ans, vers le pays d'où il est ressortissant, mais qui refuse de l'accueillir à cause d'une loi passée entre-temps. La raison de son expulsion ? Son commerce, une droguerie, a fait faillite et, de ce fait, l'état où il a toujours vécu le jette dehors comme un vaurien.

Cela rappelle évidemment les frontières ouvertes aux fortunées, fermées aux déshérités, que nous connaissons bien.

La pièce déroule donc son récit sur un passage frontalier, un pont. D'un côté et de l'autre, des préposés aux douanes de chaque pays et leurs familles, leurs vies. Des voisins en quelque sorte dont les existences sont faites de rivalités mais aussi d'histoires d'amour qui se fichent bien des frontières et des papiers. Mais ce sont aussi des ennemis potentiels, des traqueurs de clandestins, des figures du pouvoir, aussi humbles et minables soient-ils.

L'exilé passe d'un pays à l'autre, en transit permanent sur le fleuve. Un fleuve qui est comme une tête de pont où circulent également des amours, un pêcheur de brochets et sa femme, des trafiquants de cocaïne, des commissaires et des ministres de l'intérieur venus incognito nouer des accords secrets entre les deux pays.



© Jean-Bernard Scotto

Le haut du panier et les écrevisses mêlés dans les mêmes pans d'ombres. C'est un flamboiement de caractères troussés à grands traits, de répliques vertes ou vertueuses, de combines ou de pseudos droitures qui s'agitent pour préserver un semblant d'ordre. Absurde, lui aussi.

Au milieu de tout ça, l'exilé est un pion dans un jeu où tout lui échappe. Un jeu de dupe, absolument bien mis en valeur dans le côté cabaret, chanté, joué, grimé par cette troupe riche en talents. Alain Batis use avec justesse des codes de la farce de tréteaux avec des éclats de théâtre brechtien qui donnent le grain en noir et blanc de la tragédie. Oui, l'exubérance du ton pour faire avaler l'amertume de l'histoire.



"Allers-Retours"

La troupe entière fait preuve d'une rigueur et d'un travail énormes pour la création de ces personnages. Une vitalité qui permet d'effacer totalement tout didactisme. Un cocktail délicat qui, à un ou deux moments, flotte dans le superficiel, mais qui, sur la continuité du spectacle, tient la gageure de faire rire avec des situations graves ou émouvantes.

Pourtant, en y repensant, on frémit du tour pendable que nous joue l'histoire en faisant de cette situation précédant la Deuxième Guerre mondiale, une situation qui semble tellement d'aujourd'hui. En espérant un avenir moins noir qu'il n'a été.

Bruno Fogniès

"Allers-Retours"

Texte : Ödön Von Horváth.

Traduction : Henri Christophe - L'Arche Éditeur

Mise en scène : Alain Batis

Dramaturgie : Jean-Louis Besson

Avec : Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala, Marie-Céline Tuvache

Scénographie : Sandrine Lamblin

Musique : Cyriaque Bellot

Costumes : Jean-Bernard Scotto

Lumières : Jean-Louis Martineau

Perruques, maquillages : Judith Scotto

Régie lumières : Emilie Cerniaut

Régie son : Gaultier Patrice

Durée : 2 h

À partir de 12 ans

Compagnie La Mandarine Blanche



© Jean-Bernard Scotto

Samedi 08 décembre 2018

C'est un plaisir toujours renouvelé de découvrir un texte à sa représentation, de ne le lire que dans un second temps, d'apprécier alors l'apport de la mise en scène et de l'interprétation, bref de retrouver les conditions de la vie théâtrale pendant des siècles. C'est certainement l'expérience de nombreux spectateurs à l'Épée de Bois-Cartoucherie, où Alain Batis met en scène Allers-retours d'Ödön von Horváth

Ödön von Horváth (1901-1938) est un écrivain reconnu ; Peter Handke a même dit préférer son œuvre dramatique à celle de Brecht. Les éditions de l'Arche ont publié son *Théâtre complet* en six volumes, dans la traduction d'Henri Christophe. Mais trop souvent les mêmes titres sont programmés en France. Ainsi la première mise en scène d'*Allers-retours (Hin und her)* au XXI^e siècle semble dater de 2007, par Ahmed Khoudi au Centre dramatique de La Courneuve. La satire du nationalisme, récurrente chez celui qui se disait « *heimatlos* » (sans patrie), se focalise cette fois sur un problème de frontières. Après ses grands succès à Berlin, en particulier en 1931, Horváth fait lui-même l'expérience de l'exil. Il quitte l'Allemagne, dès février 1933, pour l'Autriche, où il va vite se sentir comme un étranger importun. Venu à Paris en 1938, après l'Anschluss, il est tué par la chute d'un arbre, devant le Théâtre Marigny.



©Grégory Marza

En 1933, Horváth reprend le genre de ses grandes pièces populaires, mais il le pousse vers la farce avec *Allers-retours* (*Va-et-vient* dans le *Théâtre complet*). Le protagoniste, Ferdinand Havlicek, droguiste en faillite, se retrouve apatride, expulsé du pays où il a toujours vécu vers son pays natal, qu'il ne connaît pas et qui le rejette. Il ne cesse d'aller et venir sur un pont entre deux rives, y fait les rencontres les plus inattendues, jusqu'à ce que les lois du genre lui permettent de trouver épouse, biens et patrie, dans un dénouement délirant. Mais les procédés traditionnels de la farce, dialogues de sourds, quiproquos à répétition, travestissement de deux trafiquants de drogue en religieuse et sa protégée malade, n'occultent en rien l'absurdité et l'inhumanité des situations. Horváth lui-même, citoyen d'une Hongrie où il n'avait jamais vécu, n'avait dû le renouvellement de son passeport qu'à l'intervention de son père, ancien diplomate. Il n'était certes pas droguiste en faillite, mais il projette dans le personnage d'Havlicek la perte de son statut d'écrivain reconnu sous la République de Weimar : « *Bien sûr qu'il n'a rien fait de mal, cet expulsé, mais il a perdu sa fortune et risquait de se trouver à la charge de notre État-providence. Pourquoi notre providence devrait-elle aider un étranger, alors que notre État lui-même (...) est incapable de payer ses préposés plus qu'un salaire de misère !* » Il reçut la confirmation de cette déchéance avec l'échec de *Hin und her*, créé à Zurich en 1934, dû à la perception d'un allemand dialectal comme une langue quasiment étrangère.

Les analogies avec l'actualité immédiate apparaissent si frappantes qu'elles rendent toute actualisation de la pièce superflue. Le metteur en scène Alain Batis et son dramaturge Jean-Louis Besson n'ont en rien réécrit le texte, si ce n'est celui des chansons avec le musicien Cyriaque Bellot, conformes à l'esprit du « Volksstück ». Ils n'ont pas cherché à moderniser la traduction ; Henri Christophe explique, dans l'Avertissement au *Théâtre complet*, les contraintes dues à la transposition d'une langue dialectale et les inévitables pertes. Ils ont, avec raison, situé l'action dans un passé incertain, où les religieuses portent encore des cornettes, où des pères veulent choisir pour leur fille, même majeure, un mari riche, dans leur propre intérêt. Avec une matérialisation sommaire des deux rives, les déplacements du vieux pont en bois (scénographie de Sandrine Lamblin), sans recours au plateau tournant prévu par Horváth, ils font pleinement confiance à un travail de troupe : Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala, Marie-Céline Tuvache. La nécessité pour ces huit comédiens d'interpréter seize personnages requiert une virtuosité du jeu, une inventivité des costumes, perruques, maquillages. Elle ajoute encore une dimension farcesque qui ne fait pas pour autant oublier les enjeux du réel. « *Toutes mes pièces sont des tragédies... Elles ne deviennent comiques que parce qu'elles sont étrangement inquiétantes. Il faut faire exister cette inquiétante étrangeté* », écrivait Horváth.

Monique Le Roux



« Allers-retours »

Jusqu'au 23 décembre au Théâtre de L'Épée de Bois

Un homme est expulsé du pays où il vit depuis de nombreuses années car son petit commerce de droguiste a fait faillite. Il proteste auprès du douanier car il ne connaît pas le pays d'en face, celui où il est né mais où il n'a jamais vécu. Le douanier reste inflexible et le renvoie brutalement. Mais le douanier de son pays de naissance le renvoie à son tour car la loi a changé. N'ayant pas séjourné dans son pays d'origine, il a été déchu de sa nationalité. Ferdinand Havlicek commence alors une série d'allers-retours sur le pont qui marque la frontière, où il rencontre une foule de personnages improbables : outre les deux douaniers zélés et le policier qui l'a escorté à la frontière, un pêcheur à la ligne et sa femme qu'il oblige à lui apporter des vers de terre pour sa pêche, la fille d'un des douaniers amoureuse de celui du pays d'en face, deux Premiers Ministres venus là incognito et une aubergiste au bord de la faillite. Embarqué dans cette errance kafkaïenne il va accepter de porter des messages et va contribuer à tisser des liens entre les deux rives.

Cette tragi-comédie a été écrite par Ödön von Horváth en 1933, alors qu'il avait déjà commencé son exil hors d'Allemagne où ses livres étaient censurés et avant qu'il n'arrive à Paris où il mourut à 37 ans, victime de la chute d'un arbre lors d'une tempête. L'histoire y prend des allures de fable et s'inscrit parfaitement dans la tradition viennoise populaire et critique. La dérision y côtoie la démesure et le ton sarcastique souligne la bêtise et la méchanceté des personnages, surtout des hommes d'ailleurs, les femmes s'en tirant mieux ! Ce théâtre parle au peuple des sujets qui le concernent et garde toute son actualité car les questions des frontières, de l'immigration, de l'identité trouvent largement leur écho aujourd'hui.

Sur la vaste scène de la grande salle de L'Épée de Bois avec son mur de pierre, une petite passerelle de bois où l'on monte par deux marches et que l'on tourne et retourne, représente le pont sur lequel M. Havlicek va être contraint à ses allers-retours. Les huit comédiens incarnant les seize personnages de la pièce (Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala et Marie-Céline Tuvache) et mis en scène par Alain Batis réussissent à merveille à garder à la pièce son côté tragi-comique.

Ferdinand Havlicek se débat dans une situation kafkaïenne, l'obéissance aveugle aux règles des deux douaniers touche à l'absurde, la tyrannie du pêcheur à la ligne sur sa femme est cocasse, le nationalisme obtus règne dans l'esprit des fonctionnaires zélés et les Premiers Ministres sont traités de façon grotesque.

Le travail sur les lumières évoque la traversée de la nuit pendant laquelle se déroulent les allers et retours du héros. Les costumes intemporels réussissent bien à placer la pièce dans hier et aujourd'hui. Dans les pièces d'Ödön von Horváth il y a des chansons. Cyriaque Bellot a composé pour les acteurs une partition qui oscille entre échos de la musique d'Europe Centrale et univers contemporain. Comme chez Brecht, ces chansons donnent à la farce une dimension à la fois jubilatoire, inquiétante et poétique. C'est faire œuvre de salubrité publique que de monter cette pièce à l'heure où en Europe les crispations se réveillent sur la question des frontières et de l'identité nationale avec leur lot de bêtise crasse.

Micheline Rousselet



Allers-retours de Ödön von Horváth 1901-1938 Mise en scène Alain Batis

8 Décembre 2018



©DR

Burlesque, Dynamique, Éloquent.

La compagnie « La Mandarine Blanche » nous réjouit dans cette farce débridée et extravagante contant l'absurdité des lois. Les comédiens sont talentueux, leurs gestuelles, leurs mimiques nous régale et nous amusent. Cette tragi-comédie populaire de 1933 nous questionne, nous interpelle et nous laisse méditatifs aux yeux du monde d'aujourd'hui.

Tout n'est pas simple pour Monsieur Havlicek, expulsé de son pays d'adoption pour des raisons économiques, il doit réintégrer son pays d'origine quitté en bas âge.

Mais de nouvelles lois sont en vigueur, ses papiers ne sont pas en règle et sa réintégration est refusée, la frontière lui est fermée.

Monsieur Havlicek victime de l'absurdité des lois, est rejeté de tous.

Au cours de ses allers-retours entre les deux postes de douane reliés par un pont, il arrive bien des aventures à Monsieur Havlicek.

Il va faire des rencontres et tisser des liens avec des personnages hauts en couleurs. (Szamek et Mrschitzka douaniers ayant un petit penchant pour rhum, un pêcheur de brochets qui ne pêche rien, une commerçante en faillite et en mal d'amour).

Il démasquera des trafiquants de drogue.

Il occasionnera un quiproquo lors d'une réunion secrète entre les dirigeants respectifs de deux pays....

C'est vivant, dynamique, cocasse mais aussi grave et émouvant.

Avec Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala, Marie-Céline Tuvache

Ce texte donne grande envie de découvrir ou de redécouvrir Ödön von Horváth qui disait :

« Dans toutes mes pièces, je n'ai rien embelli, rien enlaidi. J'ai tenté d'affronter sans égards la bêtise et le mensonge »

Claudine Arrazat



©DR



©DR

Décembre 2018

« Allers-Retours » d'Odön von Horváth. Traduction Henri Christophe. Mise en scène Alain Batis. Dramaturgie Jean-Louis Besson.

Par la Compagnie La Mandarine Blanche

C'est un État coupé en deux qui se déchire
En long et en large sur le pont des soupirs.
La musique, comme un souffle, siffle aux oreilles
De la juste injustice à nulle autre pareille.

L'apatride garde timidement son feutre,
Couvre-chef qui le maintient sur le grand pont neutre.
«Allers-Retours» qui n'aboutissent «nulle part»
Et qui donnent dangereusement le cafard.

Myopie gouvernementale qui fend l'air,
Le brasse totalement d'avant en arrière.
Une situation absurde à la frontière
Où l'on crève coincé sous les barres de fer.

Un défilé de personnages, haut en couleurs,
Mais qui ne se retrouvent plus dans les valeurs
Délirantes imposées par des chefs imposteurs.
A «L'Épée de Bois», ils débattent de tout cœur.

Parodie ubuesque de «lois inhumaines»
Où l'action tragi-comique jamais ne traîne.
A eux huit, ils vont à la pêche aux solutions,
Décortiquant quelques bonnes résolutions.

Un texte prémonitoire, encore actuel,
Doté de pertinence cinglante et cruelle.
Un pont fluctuant rejeté entre deux rives
Où s'évanouissent fumées à la dérive.

Béatrice Chaland / b.c.lerideaurouge

ALLERS-RETOURS

Théâtre de l'Épée de Bois (Paris) novembre 2018



Tragi-comédie d'Ödön von Horváth, mise en scène d'Alain Batis, avec Raphaël Almosni, Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala, Marie-Céline Tuvache.

Avec *Allers-Retours*, le dramaturge d'origine germano-hongroise Ödön von Horváth a élaboré une partition sur les thèmes de l'imbroglio juridique résultant des droits nationaux relatif à la nationalité et du droit d'asile en un temps où n'existait pas le statut d'apatride.

Si l'opus s'inscrit dans son registre dramatique ressortant à la tradition viennoise du théâtre populaire et politique, il se démarque néanmoins dès lors qu'il est placé non sous le signe du (mélo)drame mais celui de la tragi-comédie, et même de la farce, au dénouement heureux.

Car la situation de Ferdinand Havlicek, si elle est grave n'est cependant pas désespérée. Dans une Europe centrale en proie à la récession économique et au repliement nationaliste, né dans un pays et vivant depuis sa prime enfance dans un autre limitrophe séparé par une rivière, il vivait tranquille de son petit commerce.

Jusqu'au jour où à la suite de sa faillite, il devient un étranger indésirable soumis à l'expulsion et, de surcroît, refoulé à frontière de son pays natal faute d'avoir accompli une formalité administrative. Le voici apatride et condamné à errer sur le pont reliant les deux états.

Un pont qui s'avère le lieu de tous les trafics, amoureux, politique, crapuleux et même piscicole perpétrés par une galerie de personnages caricaturaux dont il va devenir l'émissaire, le commissionnaire et le monsieur bons offices.

Avec ses fidèles de la *Compagnie La Mandarine blanche*, Jean-Louis Besson à la dramaturgie, Sandrine Lamblin pour la scénographie, Jean-Louis Martineau aux lumières, Cyriaque Bellot à la composition musicale et Jean-Bernard Scotto pour les costumes, Alain Batis met en scène la partition comme "une pièce théâtrale, musicale et chorégraphique pour 8 comédiens et 16 personnages" dans la veine du théâtre brechtien.

Au menu, satire grotesque, théâtre gestuel et intermèdes chantés sont dispensés de manière chorale par une belle troupe de comédiens composée de Sylvia Amato, Alain Carnat, Laurent Desponds, Théo Kerfridin, Sophie Kircher, Marc Ségala et Marie-Céline Tuvache réunis autour de Raphaël Almosni interprétant le principal protagoniste cette fable kafkaïenne.